

**Antoine Emaz**

## Réactionnaire, la poésie ?

La poésie, je ne sais pas. Par contre, celle d'un poète me semble toujours en réaction à des lectures, un milieu familial, des circonstances historiques, politiques, économiques, sociales... Bref, la poésie n'est pas cause première, même si elle peut être effet premier et donc cause seconde. À un certain degré d'intensité, elle a ce pouvoir, et c'est déjà beaucoup. Il reste qu'avant la poésie, il y a la vie, sans qualificatif, réactionnaire ou autre, seulement vivre. Le poème est une réplique, une contre-attaque, un contrecoup, peut-être une réponse ou une question en retour, une expression nécessaire... mais il ne me semble pas être à lui-même sa propre origine.

Même d'un strict point de vue poétique, une œuvre neuve ne naît pas de rien : il suffit de lire les brouillons des poètes, leurs carnets, correspondances, écrits de jeunesse, critiques... Et quand une œuvre fait table rase, elle naît contre ce qu'elle détruit pour s'établir ; elle semble faussement venue de nulle part. Le vide n'est pas identique selon que l'on rejette ou élimine ci ou ça ou autre chose ; la dette est simplement moins visible, en creux, à la différence d'une influence, d'une succession, d'une imitation. Gaspard Hauser ne peut pas écrire un poème ; s'il peut chanter comme les oiseaux, c'est Verlaine qui écrira. La poésie brute n'existe pas, il y a des textes, des productions brutes que des lecteurs considèrent comme de la poésie, c'est différent. Bon ou mal gré, le poète s'inscrit dans une histoire de la poésie. Qu'il désire se rapprocher de ce passé comme d'un paradis perdu ou s'en délivrer comme d'un enfer.

Cela rejoint peut-être la déjà vieille question de la modernité : « *Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !* » Est-ce que je veux, écrivant, poursuivre, retrouver, égaler, si possible dépasser, ou bien est-ce que je veux inventer l'inouï, changer radicalement la donne ? Continuité, évolution, rupture ? Le poète peut répondre de ses choix, mais je ne suis pas sûr qu'il soit le mieux placé pour cela. Simplement parce qu'il est difficile d'être à la fois celui qui, dans sa modeste mesure partielle, fait l'histoire, et celui qui (à sa modeste mesure partielle tout autant) écrit l'histoire, aussi objectivement que possible, une fois retombé le brouhaha de l'époque. Au présent, un poète n'écrit que les poèmes qui lui sont nécessaires, voilà tout. On pourrait faire remarquer que la préface de *Cromwell* ou les manifestes Dada, surréalistes... énoncent bien des programmes poétiques nouveaux. De fait, un texte théorique donne des repères clairs, mais il théorise et structure *a posteriori* un mouvement de fond qui est déjà présent dans la sensibilité et certaines œuvres de poètes de l'époque. Baudelaire, s'il invente la modernité, n'a jamais écrit de livre programmatique tonitruant ; il a écrit *Les Fleurs du mal*. Et Nerval, de son côté, écrivait *Les Chimères*... Ajoutons encore que l'opposition réactionnaire / révolutionnaire est plus facile à saisir si le paysage est à peu près unifié, lisible, avec par exemple une poétique dominante mais sclérosée, ou un conflit ancien / moderne assez nettement établi. Ce n'est pas le cas pour la poésie contemporaine, éclatée depuis longtemps en trajectoires particulières aussi multiples qu'inventives, hybrides et peu classables, traversée de solitudes et de courants plus ou moins éphémères, tellement instable que l'on trouvera toujours plus ou moins réactionnaire ou révolutionnaire que

soi. Époque chaotique mais riche de tensions, de contradictions qui permettent une liberté sans doute inégalée : la poésie aujourd'hui comme jungle anarchique ou galaxie régie par des forces que l'on n'a pas encore identifiées, comme on voudra.

On pourrait entendre la question « réactionnaire » d'une autre façon : la poésie, prise dans son sens ordinaire – des mots particulièrement arrangés sur du papier –, est-elle réactionnaire, frileuse, opposée à de nouveaux modes d'expression, à l'utilisation d'autres moyens (sonores, visuels, numériques...) ? Je n'ai pas de réponse globale arrêtée ; si tout peut être tenté, tout n'a pas forcément à être montré, notamment lorsqu'il s'agit de pur recyclage ou de trucs tics somme toute toc au goût du jour seulement. Mais la poésie est bonne fille, elle laisse tout passer, surtout le temps. Du coup, aucun poète ne peut prétendre incarner à lui seul LA poésie, et se donner conséquemment comme devoir premier de disqualifier celle des autres. Qu'il parvienne au bout d'une poésie, la sienne, et ce sera une belle réussite, largement suffisante. On ne se grandit pas en écrasant autrui. Aucun besoin non plus de balancer l'encensoir dans toutes les directions : chaque poète a un champ visuel et auditif particulier. Ce qui est au-delà échappe à sa capacité d'écoute, de saisie. Il y a des livres qui ne le regardent pas, ne s'adressent pas à lui ; il ne peut donc porter aucun jugement sur eux. Cela ne signifie nullement que ces livres soient mauvais, réactionnaires, inintéressants, nuls... Ils ne sont pas hors poésie, ils sont hors de portée pour lui, c'est tout. Le spectre poétique est devenu trop large pour un seul bonhomme. Et l'erreur est la même de ne considérer que sa propre écriture ou de prétendre pouvoir lire à 360°.

« Réactionnaire » porte encore peut-être une autre question, celle du progrès. Une poésie réactionnaire regarderait vers le passé et s'opposerait à l'avancée de telle ou telle avant-garde, libératrice de forces neuves capables de redéfinir LA poésie pour des décennies etc. Si la poésie est bien un champ de forces, elle n'est pas pour autant un champ de bataille. Je la vois plutôt comme un espace de liberté, et ne crois ni au progrès ni au déclin : il y a seulement de l'histoire. Dans cette perspective, Ronsard égale Reverdy, Claudel, Beckett, Tzara, Follain, Rimbaud... Chaque œuvre croit arrêter la pendule historique à son heure, et certaines semblent y parvenir, mais c'est encore une illusion, même dans le temps relativement long d'une civilisation, d'une culture ou d'une langue. Poétiquement, et simplement, vaut ce qui va au bout d'une expérience de vivre-écrire. Aucun poète ne va plus loin qu'un autre, chacun va au bout de sa propre route, et les lecteurs choisissent ensuite la leur. Certaines œuvres leur seront plus proches, plus durablement actives que d'autres ; chacun a son panthéon et ses livres de chevet. Tant mieux, cela garantit la survie de la biodiversité poétique, nécessaire puisque le neuf vient plus souvent des marges que d'un courant dominant.

Alors, « réactionnaire », la poésie ? Non. Je verrais plutôt l'adjectif comme un chiffon rouge, une sorte de muleta idéologique que l'on agite pour disqualifier d'un mot ce que l'on ne veut ou ne peut pas lire. Il vaudrait mieux simplement faire son travail et laisser le temps se charger du reste.

Antoine Emaz est né à Paris en 1955. Vit à Angers. Critique (essentiellement sur Poezibao), essayiste et poète. Dernières publications : *De peu*, poèmes (Tarabuste, 2014) ; *Planche*, notes (éd. Rehauts, 2016), *Limite*, poèmes (Tarabuste, 2016).